# Les demoiselles et le réveil de la chevalerie dans le "Roman de Perceforest"/ Waking up Chivalry: Damsels in le "Roman de Perceforest"

Marie-Christine Payne

▶ **To cite this version:**

Marie-Christine Payne. Les demoiselles et le réveil de la chevalerie dans le "Roman de Perceforest"/ Waking up Chivalry: Damsels in le "Roman de Perceforest". Tirant (Butlletí informatiu i bibliogràfic de literatura de cavalleries), 2019. hal-02476055

**HAL Id: hal-02476055**

**https://univ-sorbonne-nouvelle.hal.science/hal-02476055**

Submitted on 12 Feb 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

ISSN: 1579-7422

# Les demoiselles et le réveil de la chevalerie dans le *Roman de Perceforest*

Waking up Chivalry: Damsels in le *Roman de Perceforest*

**Marie-Christine Payne**
(Université Sorbonne Nouvelle — Paris 3)

« Dieu qui peuent estre ces chevalliers mal aprins qui sont devant ceste fontaine aussi comme estatures ? » Cette citation est tirée du livre V du *Perceforest* : deux chevaliers, le Chevalier à la Housse Verte, ou Chevalier Meffait (Nieppus), et le Chevalier Vermeil (Cicoradès), rencontrent au cours de leur route un cortège de demoiselles accompagnées d'un nain et sont tellement absorbés par leurs pensées et par cette merveille qu'ils sont incapables de saluer les jeunes filles.[1] Elles parlent entre elles de ces chevaliers, de ce qu'elles jugent être leurs défauts sans pour autant s'adresser à eux. Ces demoiselles sont justement les deux jeunes filles dont les chevaliers sont tombés amoureux après qu'ils les ont vues en songe et dans un miroir. La rencontre amoureuse n'a donc pas été directe. Ces deux jeunes hommes seront plus tard nommés brièvement, et par moquerie d'une des demoiselles, « Chevaliers Songeurs ». Ils deviendront ensuite les deux chevaliers défendant le Mont du Miroir.[2]

Vaste prose arthurienne du XIV^e^ siècle, remanié au XV^e^, le *Roman de Perceforest* se veut une genèse des romans de la table ronde.[3] Sous l'impulsion d'Alexandre le Grand, du roi Perceforest et de son frère Gadiffer, les chevaliers vont s'efforcer de civiliser le royaume d'Angleterre en faisant valoir les principes de la chevalerie et en prêchant une nouvelle religion monothéiste préfigurant

1. Par souci de clarté, nous garderons l'appellation de « Chevalier à la Housse Verte ».

2. Nous signalons d'emblée que l'extrait choisi n'est présent que dans le manuscrit C du *Perceforest* copié par David Aubert pour Philippe le bon et daté de 1459 – 1460.

3. Nous ne nous prononcerons ni pour une datation en faveur du XIV^e^ ou XV^e^ siècle. Voir à ce propos l'ouvrage de Christine Ferlampin-Acher, *Perceforest et Zéphir : propositions autour d'un roman arthurien bourguignon*, Genève, Droz, 2010, ainsi que les diverses introductions de Gilles Roussineau.

le christianisme. À travers les six parties du *Perceforest*, c'est le lignage tout entier d'Arthur et des chevaliers de la table ronde qui nous est présenté. Les livres I, II et III nous présentent les premières générations de chevaliers qui gravitent autour de Perceforest et qui s'illustrent à la fois dans leur lutte contre de mauvais chevaliers et dans des tournois somptueux. Au cours du livre IV, les Romains envahissent la Bretagne et y détruisent tout, tuant par la même occasion presque tous les chevaliers du roi Perceforest. Après cela, le livre IV et V s'attachent à reconstruire des lignages défaits, à susciter les rencontres entre les mères et leurs fils et développent l'histoire d'Ourseau et de sa lignée, vengeurs des chevaliers. Le livre V est plus particulièrement centré autour de la quête de la Pucelle aux Deux Dragons et autour des douze tournois de la Fontaine aux Pastouraux. De manière générale ce livre est un « traité sur l'amour », « un moment de pause heureuse » et un instant de « féerie légère, orchestrée par les femmes (Szkilnik, 2012 : 151) ». Et c'est dans ce contexte, nous semble-t-il, que l'on retrouve cette critique féminine de la chevalerie.

Ce que nous aimerions analyser, c'est surtout la vision qu'ont les personnages féminins de la chevalerie dans le cinquième livre du *Perceforest*, en particulier Blanchette (fille de Blanche et petite-fille du roi et de la reine d'Ecosse Gadiffer et Lydoire), la Pucelle aux Deux Dragons (Alexandre-Fin-de-Liesse, petite-fille d'Alexandre) et deux demoiselles inconnues (dont le nom ne sera révélé qu'à la fin du livre : Ticonas et Codrille). Le récit de ces deux demoiselles inconnues occupe toute la partie conservée dans le manuscrit C mais est absent des manuscrits AE alors qu'on retrouve pourtant ces personnages lors du banquet à l'issue des douze tournois (*Le Roman de Perceforest, cinquième partie*, éd. Gilles Roussineau, 2012 : par. 508, p. 670 - 672). Elles formeront avec Blanche une sorte de triade de jeunes épouses accompagnée d'une triade de mères. L'insertion de cet épisode dans l'édition de Gilles Roussineau éclaire l'intérêt soudain que porte la fin du texte à ces deux personnages.

Ce qui est pourtant frappant dans le *Perceforest*, et ce qui sera le sujet de notre propos, c'est que ces critiques des chevaliers n'ont pas pour but de révéler un certain malaise lié au délitement de leur classe mais tendent bien au contraire à un perfectionnement de l'éthique chevaleresque. Ainsi, comment la critique des chevaliers par les demoiselles permet-elle ce perfectionnement? Plus que d'une *critique*, nous verrons que ce passage est plutôt un moyen, par la moquerie plaisante, de réveiller et révéler une chevalerie latente, de l'encourager et de lui donner une nouvelle impulsion. Ce passage se veut un *exemplum* où la demoiselle, mieux avertie que son ami, contribue pleinement à l'épanouissement des vertus chevaleresques.

Le critère de la génération apporte un premier élément de réponse car la nouvelle génération, celle du livre V, se distingue en bien des points des précédentes : plus audacieuse et indépendante, et moqueuse, cette génération confère un ton plaisant au texte. Les personnages féminins, non contents de railler les jeunes chevaliers, le font dans des mises en scène pleines de saveur jouant sur la spécularité et l'onirisime. Toutefois, à aucun moment du texte l'auteur et le narrateur ne remettent en question ces railleries qui sont nécessaires à la reconstruction du royaume et à l'élaboration d'une chevalerie idéale.

## I. Une question de génération ?

Les femmes mises en valeur dans le livre IV étaient davantage les veuves des chevaliers du Franc Palais et les mères de la nouvelle génération. Omniprésentes dans ce livre, elles étaient souvent mises en scène près d'une fontaine où elles rencontraient enfin leurs enfants à qui elles révélaient leur lignage et à qui elles donnaient des conseils. Ce personnel, toujours présent dans le livre V, tend cependant à s'effacer au profit de demoiselles qui semblent presque émerger des forêts du royaume. Ces demoiselles se distinguent des mères des chevaliers par leur comportement mais se distinguent aussi des demoiselles des premières générations notamment par une certaine audace et indépendance.

### Audace et indépendance

Tout d'abord, ces personnages usent d'un langage porté sur la raillerie. Les discours directs et les échanges entre les personnages féminins sont assez fréquents pour nous permettre de dire que ce vocabulaire est bien présent. Les deux jeunes filles inconnues du paragraphe 508 du manuscrit C sont les plus acerbes. Elles s'exclament ainsi : « Pucelle doit trop bien avant sçavoir l'eure ou elle assiet son cœur. » ; « Trop est pucelle honteuse qui aime cordeallement celluy dont elle n'a fors les sornettes » ; « Pucelle doit estre de sa nature simple et honteuse et ne doit rien ottroier en amours fors après l'espreuve » (*Le Roman de Perceforest, cinquième partie*, 2012 : par. 508, C – 7, p. 502 ; C – 9, p. 503 ; C – 23, p. 513). Une demoiselle, Ticonas, va rebaptiser le Chevalier à la Housse Verte qui se fait nommer le « Chevalier Meffait » et lui donner le surnom de « Chevalier Vanteur » : « … ne il n'est mie digne de porter le nom de Chevallier Meffait, mais de Chevallier Vanteur, ainsi doit il estre appellé (*Le Roman de Perceforest, cinquième partie*, 2012 : par. 508, C – 30, p. 518) ».

Ce que l'on peut remarquer, c'est que les propos de cette pucelle, inconnue à ce moment-là du texte, semblent plus durs envers le Chevalier à la Housse Verte que ne le sont ceux de sa camarade : si elle le tourmente ainsi, ce n'est pas tant parce qu'il s'est vanté que parce qu'il ne l'aurait pas remarquée lors d'un banquet au cours duquel, elle l'avoue, elle était sur le point « d'embatre folement (*Le Roman de Perceforest, cinquième partie*, 2012 : par. 508, C-8, p. 503). ». Pourtant, si ses propos sont nuancés par ceux de sa compagne, la Pucelle à la Plaisante Plaiette, aucune intervention du narrateur ne vient remettre en cause ce jugement de la pucelle. L'orgueil et l'amour-propre de Ticonas sont déguisés et seuls transparaissent l'erreur et le regret du Chevalier à la Housse Verte. Ces surnoms sont d'autant plus cruels que le chevalier portait à l'origine le nom de « Chevalier Flambant », ou Flamboyant, et ne le regagnera qu'à la fin du texte.

Le champ lexical de la moquerie est relativement présent. Nous ne reviendrons pas sur le vocabulaire lié au comique déjà étudié par Anne Delamaire dans sa thèse mais nous ne ferons que remarquer que certains mots, tels que « rampronner », sont souvent utilisés dans ce livre et sont à destination des chevaliers ; ces moqueries proviennent soit de la bouche des demoiselles elles-mêmes, soit du narrateur qui validerait donc le point de vue des demoiselles. Nous relevons les occurrences suivantes : « De ces moz fut Exillé moult esbahy, car bien lui sambla que envoyé lui estoit par rampronne. » ; « Et quant le chevalier eut ce dit, bien fut oÿ de plusieurs pucelles des hours qui bien noterent ces moz, et tant que depuis ilz lui firent mis en avant par rampronne,

comme vous orrez cy après. » ; « Et pour ce que a la journee de hier le vey ainsi mener par le corps d'un seul chevalier, ce que ja ne cuidoit veoir comme celle qui l'a assez en grace, pourquoy, sy comme je croy, elle en fut moult impaciente, et pour le rampronner lui envoya les trois cuers » ; « Et sachiez que la Pucelle aux Deux Dragons a veue et leue la lettre , parquoy elle scet certainement que ce estes vous mesmes, et pour vous rampronner furent dittes les parolles devant toute la compaignie (*Le Roman de Perceforest, cinquième partie*, 2012, par. 351, p. 347 ; par. 474, p. 465 ; par. 488, p. 478 ; par. 491, p. 481) ». La deuxième occurrence est bien une intervention proleptique du narrateur qui prépare le paragraphe 508 et sur lequel nous reviendrons. Quant aux troisième et quatrième occurrences, elles sont une redite de la raillerie collective déjà vécue par les chevaliers, raillerie qui a eu lieu lors d'un simulacre de banquet organisé par leurs amies respectives : les propos d'une demoiselle messagère confirment l'intention des amies qui avaient préparé ce banquet et viennent à nouveau accabler les chevaliers. Ainsi, faire des dons humiliants ne suffit pas, il faut aussi les expliquer. Nous nous risquons à émettre l'hypothèse selon laquelle la glose de ce passage est une réécriture sur le mode burlesque des épisodes merveilleux : alors que dans *le Conte du Graal*, par exemple, les étapes du dîner et le cortège du Graal sont expliqués à Perceval, les étapes de ce banquet des amies sont ensuite expliquées à Gallafur. De l'exploit chevaleresque et du merveilleux, nous passons au burlesque et à la dérision.

**Demoiselles et mères**

L'opposition entre les demoiselles et les mères se joue dans la technique utilisée pour enseigner aux chevaliers. Les mères et les femmes âgées, c'était surtout le cas dans le livre IV, ont un discours davantage porté sur la théorie, concernant le lignage, l'histoire et la religion. Nous pensons particulièrement aux personnages de la Reine Fée, de Flamine et de Zellandine. Les demoiselles ont, quant à elles, une approche plus centrée sur un mode expérimental dans la mesure où il leur revient la tâche d'inculquer un certain savoir-faire aux chevaliers, celui de la parfaite courtoisie. Michelle Szkilnik a déjà souligné l'importance de la répartition des tâches entre les femmes du livre V : alors que la Reine Fée exerce un pouvoir sans partage dans les premiers livres, Blanche, sa fille, ne s'occupe, elle, que d'un tournoi et semble d'ailleurs se restreindre à cette Fontaine aux Pastoureaux, tandis que les autres personnages féminins se dispersent dans tout le royaume (Szkilnik, 2012 : 152). En somme, le livre V voit un dédoublement de la figure de la Reine Fée : d'un côté Blanche régit les tournois et le versant plus généalogique et politique de l'œuvre civilisatrice, de l'autre, les demoiselles veillent sur le potentiel courtois des jeunes chevaliers. À travers des tournois et des quêtes que ces dernières vont mettre en place, singeant ainsi les cérémonies officielles, elles créent entre elles des obstacles supplémentaires dans une optique de perfectionnement de la chevalerie.

Revenons à l'une de ces demoiselles, Blanchette. Plutôt discrète, elle est pourtant au cœur des tournois de la Fontaine aux Pastoureaux. Tandis que pendant les tournois officiels elle s'efface derrière sa mère qui distribue des roses à Exillé, le favori, lors du banquet des demoiselles, elle révèle son jugement sur le Chevalier aux Six Roses en lui offrant trois cœurs de sangliers. Ce don, peu flatteur, laisse supposer que le chevalier manque de courage. Son don est d'autant plus ironique et cruel qu'elle lui donne la moitié de ce qu'il a reçu de sa mère à savoir trois cœurs alors

qu'il a obtenu six roses de la reine Blanche. C'est donc dans un contexte non-officiel et sans la présence des mères que la raillerie peut avoir lieu.

Dire que la raillerie est un trait générationnel peut se vérifier avec le personnage de Gorloès qui est, certes, une femme amoureuse mais qui est plus âgée que les demoiselles ; elle fera d'ailleurs partie de cette sorte de triade des femmes âgées à la fin du livre, détentrices d'un savoir sur le passé. Gorloès ne raille pas Norgal, son ami. Elle va, au contraire, l'encourager à se battre et l'encouragera tout au long du texte à faire le service d'amour.

**L'absence d'innamoramento ?**

Pour terminer, on peut rajouter que cette nouvelle génération de demoiselles opère un détournement de l'*innamoramento* ; par ailleurs, il n'y a pas tant de longues prosopographies qui mettent en scène une demoiselle dont tombe amoureux un chevalier. Prenons l'exemple de la rencontre entre Exillé et Blanchette autour de qui se structure ce livre : Exillé se caractérise d'abord par sa volonté de devenir chevalier. Alors qu'il vient de gagner le tournoi à l'épée, la description de Blanchette reste assez évasive et ne dit rien des sentiments d'Exillé :

> Après sieuvoit une pucelle a nud chief fors de ses cheveulx qui sambloient mieulx de fil d'or que d'autre chose. Les faitures d'elle du pié jusques au chief estoient tant adressees qu'il sambloit que Nature l'eust especialement ouvree et faitte pour exemple de beauté. Avecq ce, elle estoit tant blanche de char qu'il estoit advis que celle blancheur retentist par sa beauté a l'encontre de ses vestemens qui estoient d'un vermeil tant plaisant que au remuer il sambloit qu'il estincelast (*Le Roman de Perceforest, cinquième partie*, 2012 : par. 51, p. 49).

Le lecteur, habitué aux longueurs de ce texte qui ne fait pas dans l'économie, ne pourra qu'être surpris par la brièveté de cette description d'autant plus surprenante que Blanchette est la reine des douze tournois de ce livre. Le livre III qui célébrait douze demoiselles se révélait plus expansif. Ce n'est que quelques pages plus loin, lorsque Ponçonnet annonce que Blanchette sera le prix du tournoi, que plusieurs chevaliers dont Exillé s'éprennent de Blanchette. Tout se passe comme si les émois des chevaliers de la première génération avaient laissé place, après la bataille du Franc Palais, à une génération plus modérée et raisonnable. Enfin, rien ne semble tout à fait arbitraire dans ces épreuves amoureuses : ainsi, les quatre nièces de Morgane jettent leur dévolu sur les descendants de Gadiffer, Gorloès remarque Norgal et fait tout pour apparaître sur son chemin voire littéralement sous ses yeux. On est ainsi loin des rencontres fortuites des premières générations, celles de Gadiffer et Flamine, Lyonnel et Blanche, Estonné et Priande, etc... Dans cette rencontre entre les demoiselles et les chevaliers, plus que d'accomplir une quête *pour* une demoiselle, il s'agit de partir en quête *de* la demoiselle. De même, les chevaliers ne devront pas seulement tomber amoureux mais aussi apprendre à aimer faisant de ce passage du *Perceforest* un art d'aimer en acte.

Si la propension à la critique semble donc propre à cette génération, nous allons maintenant voir comment la critique des demoiselles s'exprime.

## II. La « distance » critique : mise en scène de la critique

Les rencontres entre les demoiselles et les chevaliers, et la critique qui s'ensuit ne se font jamais directement : il n'y a ni face à face, ni dialogue entre les amants mais toujours un intermédiaire, une messagère, un objet merveilleux. Tandis que les chevaliers restent relativement silencieux, les demoiselles sont, elles, loquaces. Enfin, les demoiselles exposent leur critique aux chevaliers de manière théâtralisée, mimant dans plusieurs cas les cérémonies officielles dirigées par les dames.

### Le mode du spéculaire : l'absence de la dame

Dans plusieurs cas, la demoiselle ne se révèle pas entièrement au chevalier mais se laisse entr'apercevoir grâce à un miroir ou à une fontaine. C'est le cas des demoiselles inconnues ainsi que de la Pucelle aux Deux Dragons.[4]

À travers le mode du spéculaire, la demoiselle confronte le chevalier à l'absence de l'être aimé. Ainsi, Gallafur, qui est à la recherche de la Pucelle aux Deux Dragons, ne la voit que dans un reflet, dans l'eau. Cette image instable sera elle-même troublée par l'apparition de serpents. Le Chevalier à la Housse Verte et le Chevalier Vermeil entendent les demoiselles ou bien les voient à travers des miroirs. Pourquoi choisir ce mode de rencontre ?

— D'abord, parce que les demoiselles estiment que les chevaliers ne sont pas dignes de les voir : ils n'ont pas atteint un certain niveau chevaleresque et courtois afin de les satisfaire. Elles recherchent des chevaliers plus accomplis, ce qui peut poser problème puisqu'ils n'ont pas de modèle masculin sur lequel s'appuyer : « Et pour orendroit prendre aucune vengance de leurs cuideries, l'on les traice arriere de ceste fontaine, car ilz ne sont dignes de veoir noz deduitz (*Le Roman de Perceforest, cinquième partie*, 2012 : par. 508, C-31, p. 519) ».

— Ensuite, parce qu'elles souhaitent punir la vanité des chevaliers. C'est le cas de Ticonas qui inflige la lourde punition au Chevalier à la Housse Verte de tomber amoureux d'un reflet, d'une image sans qu'il sache si ce visage qu'il perçoit est celui d'une vraie demoiselle (*Le Roman de Perceforest, cinquième partie*, 2012, par. 510, p. 528).

— Enfin, car c'est le meilleur moyen d'observer les chevaliers : si dans le livre I les demoiselles se cachaient du lignage Darnant pour se protéger, les demoiselles du livre V se cachent des chevaliers afin de mieux les évaluer, de commenter leurs actions et de suivre leur parcours. En effet, si les chevaliers voient les deux demoiselles dans des miroirs, tout porte à croire que ces dernières sont au courant des moindres faits et gestes des jeunes hommes et qu'elles les observent en secret. De même, Gallafur, qui voit la Pucelle aux Deux Dragons dans la fontaine, et finit trempé à cause des serpents qu'il a voulu chasser, a été vu par celle-ci alors qu'elle se trouvait dans un autre lieu. Une demoiselle messagère lui dira ainsi :

4. Sur le thème du miroir, voir l'article de Christine Ferlampin-Acher cité dans la bibliographie, « *Perceforest* et ses miroirs aux alouettes ».

> Ainsy est il de vous, car en ceste aventure avez esté veu de quatre des plus belles pucelles, des plus nobles et des plus joyeuses des forestz. Et sachiez pour vray que la Pucelle aux Deux Dragons estoit en la moyenne (*Le Roman de Perceforest, cinquième partie*, 2012 : par. 501, p. 491).

Si, dans l'évocation de la fontaine et du miroir, c'est le mythe de Narcisse qui est ici détourné, c'est aussi la rencontre amoureuse entre Lyonnel et Blanche qui est rappelée et modifiée. En effet, dans le livre II, Lyonnel avait aperçu trois demoiselles, dont Blanche, au bain. À chaque fois qu'il les rencontrait, elles se volatilisaient. Le livre V prend le contre-pied de cette rencontre amoureuse : alors que Lyonnel voyait réellement Blanche avant qu'elle ne disparaisse, les demoiselles ne se montrent même pas aux chevaliers ; à aucun moment elles ne montreront leur corps. Par ailleurs, dans le livre V, il ne s'agit même pas de savoir *qui* sont ces jeunes filles rencontrées mais *si* elles existent puisque le Chevalier à la Housse Verte et le Chevalier Vermeil doutent de leur existence.

## Cortège féerique et jeux d'illusions

### Rêves

Après avoir vu des demoiselles en songe et dans l'eau d'une fontaine, le chevalier à la Housse Verte et le Chevalier Vermeil voient passer devant eux un cortège de demoiselles accompagnées d'un nain. Ces dernières ne parlent pas aux chevaliers mais commentent ce qu'elles voient : « 'Il me semble orendroit que toute ceste lande soit empescee pour ces deux rudes chevalliers.' Adont dist une sienne compaigne : 'Vous dittes vray. Alons autre part, car icy n'avrons parfait esbanoy.' (*Le Roman de Perceforest, cinquième partie*, 2012 : par. 508, C - 27, p. 516) ». Ce commentaire détermine la suite des aventures des chevaliers et structure leur récit (car les propos des demoiselles sont rapportés au discours direct par le Chevalier Vermeil qui fait le récit de ses aventures à Gallafur également au discours direct).

La critique sur le mode de l'illusion féerique est renforcée avec la présence d'un nain qui est le seul à s'adresser directement aux chevaliers. Cependant, le choix même d'un tel interlocuteur vise à rabaisser les chevaliers. Si jusqu'à présent les chevaliers ne voyaient pas les demoiselles, cette rencontre n'en est toujours pas une. Le Chevalier à la Housse Verte et le Chevalier Vermeil sont témoins d'une scène tellement étrange que l'on peut être amené à se demander s'ils rêvent ou non :

> Ung lundi au soir nous advint, ung petit aprez soleil esconsant, que noz chevaulx s'arresterent sur une fontaine par deffaulte de conduiseurs. Nous, qui estions tant ensonniez en continuant noz pensees, nous ne nous donnasmes garde de tel arrest, ainchois chascun de nous estoit ensonnié a ses amours tant fort qu'il ne lui estoit rien du remanant du monde. Et endementiers que nous estions illec arrestez, il nous advint une merveilleuse adventure, car bien nous fu advis que nous voions venir a celle fontaine une grosse compaignie de jennes pucelles (*Le Roman de Perceforest, cinquième partie*, 2012 : par. 508, C- 27, p. 516).

Le coucher du soleil, la fatigue des chevaliers et l'expression « fu advis », portent en effet à croire que les chevaliers sont dans un entre-deux, entre le monde du jour et le monde de la nuit.

**Interdit**

Dans tous les cas, c'est un interdit qui semble frapper les chevaliers, celui sanctionnant la vue : ainsi le Chevalier à la Housse Verte doit faire semblant de dormir pour tenter d'apercevoir les demoiselles qu'il entend parler : « Si m'est advis que je drechay les ieulx au plus secretement que je peuz, car faindre vouloie le dormir (*Le Roman de Perceforest, cinquième partie*, 2012, par. 508, C–22, p. 512 - 513) ». L'ouïe est le seul sens et le seul mode de perception que les demoiselles semblent concéder aux chevaliers : « Jou, en dormant ou en veillant, ne sçay lequel, les prins a escouter, car trop me plaisoient leurs paroles (*Le Roman de Perceforest, cinquième partie*, 2012 : par. 508, C-7, p. 502) ». Même lorsque le Chevalier à la Housse Verte et le Chevalier Vermeil deviendront les chevaliers du Mont au Miroir, ils entendront les commentaires des pucelles sans pouvoir les apercevoir.

Donc plutôt que de tromper les chevaliers avec des miroirs ou de l'eau, il s'agit aussi pour les demoiselles d'intervenir au moment propice entre veille et songe. Tous ces jeux de miroirs sont autant de stratagèmes employés par les demoiselles afin d'aiguillonner et réveiller la nouvelle chevalerie.

**Une subversion du banquet d'honneur : la critique mise en bouche**

Un dernier point concernant la mise en scène de la critique concerne le fait que celle-ci reprenne des modèles de banquets d'honneur du *Perceforest*. Nous nous concentrerons particulièrement sur deux banquets qui singent tous deux les banquets officiels de la Fontaine aux Pastoureaux mais qui en prennent le contrepied : il ne s'agit pas alors de valoriser, louer le chevalier mais au contraire de le rabaisser. Dans un cas, plusieurs chevaliers sont à table, servis par des demoiselles tandis que les dames sont absentes. Dans l'autre cas, un seul chevalier, le Chevalier à la Housse Verte, semble isolé après un combat à la Fontaine aux Pastoureaux et se retrouve encerclé par des demoiselles qui parlent justement de lui afin de critiquer ses propos ainsi que l'ensemble des jeunes chevaliers.

Pour ce qui concerne tout d'abord le banquet « aux quatre dons », il s'agit d'un banquet survenant après que Norgal le malheureux chevalier est parvenu à vaincre Exillé, Gallafur et Passelion à la joute. Après le combat, une table est dressée et des demoiselles apportent des dons sous la forme de plats à chacun des chevaliers. Passelion reçoit une boisson épicée de sa dame jalouse, sans doute Gaudine, Exillé reçoit trois cœurs de sangliers de Blanche qui se raille de lui car il a été vaincu par Norgal : ainsi la rose du tournoi de la Fontaine aux Pastoureaux est remplacée par la nourriture et le goût, sens moins noble qui supplante l'odorat. Seule la couleur rouge de la rose et celle des cœurs permet de faire le lien entre les deux dons. Une demoiselle salue Gallafur le « Nouveau marié » qui a mis l'anneau au doigt de Capraise, nièce de Morgane (ce qui est faux et qu'il devra démentir auprès de sa dame). Norgal, renommé Chevalier Vengeur par les dames puisqu'il a vaincu leurs amis, reçoit enfin une aumônière que seule une femme noble qui l'aime

pourra ouvrir. C'est paradoxalement le seul chevalier qui sera loué dès le début par les demoiselles alors qu'il est confronté à l'échec chevaleresque et presque à l'opprobre pendant une bonne partie du livre V.

Pour ce qui concerne le second banquet qui a lieu après une *escrimie* à la Fontaine aux Pastoureaux, il met en scène le Chevalier à la Housse Verte au milieu de demoiselles et de dames. Alors qu'on s'attend à voir les autres chevaliers ayant combattu ou même la reine Blanche, le récit, discours direct du Chevalier à la Housse Verte, met en avant son isolement au milieu des dames :

> Or advint que le soir au bancquet je fus assis entre dames et damoiselles qui grandement sçavoient recommander les preuz, car nulz faiz de nom n'estoient advenuz ou tournoiement qu'elles ne sceussent recorder et nommer les congnoissances des chevalliers qui ce avoient mis a fin, dont les preuz recepvoient honneur et gloire et les lasches blasme et deshonneur, pour laquelle chose c'est grant vertu de bien faire (*Le Roman de Perceforest, cinquième partie*, 2012 : par. 508, C-17, p. 510).

Lors de ce banquet, l'une des « Demoiselles au Miroir » rapporte à l'assemblée les propos du Chevalier à la Housse Verte, ce qui suscite une discussion houleuse des dames. Le festin auquel assiste le chevalier est un véritable banquet de la critique :

> Tout ainsi que dit vous ay furent ces parlers eslevez aux tables entre dames et pucelles et le bancquet se passa ainsi que dit vous ay, et a l'endemain se departirent dames et chevalliers. Jou meismes me departy sans compaignie ainsi que pouez veoir et me mis au chemin a querir adventures pour acquerre aucun pou d'honneur dont j'avroie bon mestier (*Le Roman de Perceforest, cinquième partie*, 2012 : par. 508, C-19, p. 511).

On semble loin du modèle respecté depuis Perceforest qui veut que chevaliers et dames se mêlent à table. Aucun personnage masculin n'est proche du Chevalier à la Housse Verte. Cela est peut-être dû au fait que la scène est racontée à travers le regard du chevalier lui-même ; la scène manque donc d'objectivité. Aucun ajout du narrateur ne nous permet toutefois de confirmer cela.

Or, toutes ces mises en scène aux allures de réquisitoire ont pour but non pas de critiquer la chevalerie en elle-même mais plutôt l'imperfection de la chevalerie contemporaine. La bataille du Franc Palais a en effet laissé place à une génération de chevaliers qui n'a pas reçu l'éducation appropriée puisque quasiment tous les hommes sont morts. Ironiquement, ce sont les jeunes filles qui semblent les mieux à même de transmettre ce savoir pratique, chevaleresque et courtois. Les railleries des demoiselles sont alors des sortes de « motivateurs » chevaleresques.

## III. Légitimité et effacement de la critique : tester et perfectionner la nouvelle chevalerie

La *critique* des chevaliers par les demoiselles n'est remise en cause ni par le narrateur ni par les personnages féminins plus âgés. D'ailleurs, celles–ci n'interviennent à aucun moment dans ce débat. Légitimes, les *critiques* ne ternissent toutefois pas l'atmosphère plaisante qui reste dominante dans le livre V.

### Le refus de la « Demoiselle Orgueilleuse »

Tout d'abord, les épisodes du livre V ne sont pas une remise en question de la « bonté » des demoiselles qui ne sont pas ici l'équivalent des « Males Pucelles » ou des « Orgueilleuses Demoiselles» qu'on peut retrouver dans certains textes arthuriens. Si on peut reprocher à Ticonas d'être pourtant orgueilleuse, car elle avoue elle-même avoir trouvé séduisant le Chevalier à la Housse Verte avant qu'il ne tienne les propos qui lui seront reprochés, aucun commentaire, aucune intervention du narrateur ne vient critiquer ce personnage :

> Et quant j'euz cez moz entenduz, je retiray mon frain, car sur le point estoie **d'embatre** folement. Si me advisay que mal me vouloie **embatre** quant le chevallier vouloit estre plus grant maistre que ne furent onques tous les hommes qui devant luy avoient esté (*Le Roman de Perceforest, cinquième partie*, 2012 : par. 508, C-8, p. 503).

Le terme « embatre » utilisé deux fois insiste bien sur l'élan de la jeune fille qui allait presque susciter le moment de la rencontre amoureuse. Or, un peu plus tard, sa compagne, la Pucelle à la Plaisante Plaiette, avance lors d'une conversation qu'une pucelle ne doit pas aimer facilement un chevalier. Si l'on met tout cela en rapport, les propos prétendûment cruels du Chevalier Flamboyant sont alors un moyen d'éviter que Ticonas ne devienne une pucelle honteuse prête à aimer aveuglement. Si la chevalerie du *Perceforest* doit se rapprocher de la perfection, c'est aussi le cas de ses personnages féminins. Cette perfection ou cet idéal que doit atteindre le personnage féminin se manifeste à la fin du livre V lorsque les demoiselles épousent leurs amis. Subitement, la critique disparaît et laisse place à des figures de demoiselles idéales, proches des premières générations du *Perceforest*. Les proverbes railleurs du début du livre deviennent des proverbes recommandant une bonne conduite des demoiselles envers leur ami. Celle qui prêche le mieux cet idéal est justement Ticonas qui s'exclamera notamment : « …pucelle doit tousjours servir l'homme en desirant ainsi comme le faulconnier fait son esprivier,… (*Le Roman de Perceforest, cinquième partie*, 2012 : par. 635, p. 649) ».

Une autre interprétation qui viendrait justifier le comportement de Ticonas réside peut-être dans son lignage : à la vue du Chevalier Flamboyant, elle a le cœur, nous dit le texte, « enfferré ». C'est que rappelle son amie : « …dont dittes vous car par ung parler que vous ouistes vous retirastes le frain de vostre cœur qui par plaisance se fust laissié enferrer ? (*Le Roman de Perceforest, cinquième partie*, 2012 : par. 508, C-7, p. 502) ». Or, il se trouve que Ticonas est justement la fille d'un chevalier qui s'est illustré dans le livre III, et qui avait pour surnom le

Chevalier au Cœur Enferré. Le paragraphe 508 serait alors une sorte de glose du nom de Ticonas et excuserait son comportement. Au bout du compte, on peut supposer que le Chevalier à la Housse Verte avait raison : il ne faut pas aimer avant d'avoir employé sa peine. Seule la présence de Codrille permet d'équilibrer la critique de sa compagne. Toutefois, avec les demoiselles du *Perceforest*, nous restons éloignés du modèle de la Belle Dame Sans Merci : les demoiselles vont à la fin du livre changer leur discours et redevenir des amantes modèles. Leur comportement n'était qu'un état passager révélant un moment de crise chevaleresque.

Pour ce qui concerne la Pucelle aux Deux Dragons qui a tourmenté un certain temps Gallafur, le lecteur ne peut que lui pardonner ce geste. La sévérité de cette demoiselle n'est pas due à un penchant naturel mais au fait qu'elle a été trompée par les quatre nièces de Morgane puisque l'une d'elles a faussement prétendu avoir épousé Gallafur. L'Epée Vermeille de Gallafur, restée intacte, sera la preuve tangible de sa fidélité envers la pucelle.

**La critique comme épreuve : vers l'exploit chevaleresque**

Contrairement aux chevaliers des premières générations qui avaient un but clair et une quête identifiée souvent liée à la destruction du lignage Darnant, ceux du livre V doivent attendre qu'une demoiselle leur en crée une ; il s'agit alors d'une épreuve davantage morale et éthique que physique même si l'exploit physique est censé être le reflet de l'excellence totale du chevalier. Les moqueries des demoiselles constituent donc l'épreuve chevaleresque en elle-même.

Dans le cas du Chevalier à la Housse Verte et du Chevalier Vermeil, l'exploit chevaleresque va pouvoir s'achever grâce à l'épreuve du Mont du Miroir : après avoir conquis à la joute des parures offertes à d'autres chevaliers par leurs amies, les deux chevaliers auront pour tâche de défendre le mont abritant un château invisible. Lorsqu'ils seront pardonnés, le château et les demoiselles se révèleront à eux. Le motif de l'interdit visuel est ici repris puisqu'ils ne voient toujours pas les demoiselles mais peuvent les entendre. Cependant, le discours de ces dernières a bien changé et devient un encouragement : « Par ma foy, les chevaliers qui telz coups donnent ne doivent faillir a mercy (*Le Roman de Perceforest, cinquième partie*, 2012 : par. 528, p. 546) ».

L'interdit prend fin lorsque le miroir se brise lors du combat: la glace est donc brisée au sens propre tout comme au sens figuré et les chevaliers peuvent enfin rejoindre celles qu'ils ont appris à aimer.

Troubler l'image pour marquer la fin du tourment amoureux, c'est aussi ce dont Gallafur fait l'expérience : alors qu'il voit celle qu'il recherche dans le reflet d'une fontaine, un serpent puis le même serpent accompagné d'un second, empêchent Gallafur de voir la Pucelle aux Deux Dragons. Il va donc chasser les serpents allant jusqu'à se tremper dans la fontaine, ce qui déclenche le rire d'une demoiselle, messagère de la Pucelle aux Deux Dragons. Par le rire, par le fait qu'il se soit mouillé et grâce à son épée restée intacte, Gallafur est lavé de tout soupçon auprès de son amie. Les critiques, les moqueries des personnages féminins constituent l'aventure chevaleresque en elle-même ou plutôt une épreuve que les chevaliers vont devoir surmonter.

**Vers un modèle de chevalerie collective ?**

Ce paragraphe 508, sur lequel nous sommes revenus à plusieurs reprises, a cela de particulier, nous l'avons signalé dans l'introduction, qu'il n'apparaît que dans le manuscrit C copié par David Aubert pour Philippe le Bon et est absent des versions A et E.[5] En plus d'apporter une cohérence à l'ensemble du livre dont il éclaire plusieurs passages, ce paragraphe permet de rappeler la dimension collective présente dans le *Perceforest*.

En effet, la structure du livre V peut nous donner l'impression que tout le texte se concentre sur Exillé et Gallafur dont les aventures s'entrecroisent. Puisqu'un seul chevalier sera le vainqueur du tournoi, le risque serait de nous donner l'impression que le processus de reconstruction chevaleresque prend encore plus de temps qu'il ne faut tandis que l'aventure du Chevalier à la Housse Verte et du Chevalier Vermeil relance la compétition entre les chevaliers et nous rappelle des lignages oubliés (ceux de l'ermite Pergamon par exemple). Faire appel à plusieurs chevaliers est le meilleur moyen de nous rappeler l'ambition collective de cette œuvre préfigurant la Table Ronde et s'inscrivant dans la généalogie arthurienne.

Y a-t-il un autre intérêt à ce passage ? Christine Ferlampin-Acher rappelle le goût et la nostalgie de l'époque de Philippe le Bon pour les tournois qui sont idéalisés et théâtralisés ainsi que l'intérêt de la cour de Bourgogne pour les valeurs de l'idéal chevaleresque (Ferlampin-Acher, 2010 : 89). C'est le cas de ces combats sur le Mont du Miroir qui sont un véritable spectacle auquel assistent les demoiselles depuis les tours du château. Jacques Lemaire rappelle également les prétentions du duc de Bourgogne qui souhaite corriger par les arts et la littérature la chevalerie déficiente, proposant ainsi un modèle de chevalerie dans les textes (Lemaire, 1994 : 207 – 208). Ainsi, la raillerie des demoiselles prend place dans un contexte d'idéalisation chevaleresque en littérature. La cour de Bourgogne n'est alors pas à blâmer et œuvre pour le respect des règles chevaleresques et courtoises. Ces critiques diverses des personnages féminins ont alors une portée purement didactique. Selon Michelle Szkilnik, le livre V du *Perceforest* est un « traité amoureux en action (Szkilnik, 2012 : 154) ». Nous rajouterons qu'il est aussi un traité chevaleresque en action. Les critiques des demoiselles, qui sont des moqueries plaisantes, sont bien un moyen de réveiller la chevalerie endormie et de redonner une impulsion à un idéal d'une époque révolue. Ainsi, si ce passage ne révèle aucunement une crise de la chevalerie, au moins sert-il d'*exemplum*. Il s'agit de faire un *miroir des chevaliers* en faisant participer les demoiselles qui vont pouvoir tester les chevaliers. Par leur *chastoiement* qui n'est pas une critique, elles font de ce livre un guide pratique de la chevalerie et participent donc pleinement à l'œuvre chevaleresque. Johan Huizinga avait déjà évoqué le *Perceforest* afin de le décrire comme un « art appliqué » (Huizinga, 2002 : 123). Ce paragraphe a aussi un intérêt interne à l'œuvre : par le jeu de l'intratextualité, il nous renvoie à plusieurs passage du livre V (Gallafur et le reflet de la Pucelle aux Deux Dragons dans la fontaine, le banquet de la Fontaine aux Pastoureaux) mais aussi à des passages des livres précédents. Ainsi le Chevalier à la Housse Verte et le Chevalier Vermeil peuvent nous rappeler Lyonnel du Glat apercevant Blanche pour la première fois au bain.

Le banquet final permet de « recadrer » la situation. Tout rentre dans l'ordre : trois dames, Blanche, Genièvre et Gorloès, accompagnent les trois épouses (justement les trois demoiselles qui se sont le plus moquées des chevaliers, à savoir, Blanchette, Ticonas et Codrille). Les dames ayant

5. Nous renvoyons à ce sujet aux pages LVIII à LXI de l'introduction de Gilles Roussineau de la cinquième partie du *Perceforest.*

repris les choses en main, le ton sérieux que l'on avait dans les livres précédents est à nouveau de rigueur. On le voit notamment avec les propos de Gorloès et Genièvre qui rappellent l'importance de la généalogie et de l'Histoire.

Donc, ces railleries ne constituent pas un rejet de l'héritage chevaleresque mais révèlent au contraire une volonté de perfectionnement de la chevalerie : la moquerie fonctionne comme une relance sur un ton plaisant de l'esprit chevaleresque. La génération suivante de femmes, dans le livre VI, sera d'ailleurs beaucoup moins audacieuse. Les débats sur la chevalerie entre les femmes dans le livre V sont un moyen de parfaire l'idéal chevaleresque qui jusqu'à présent était mis en place, institué et respecté par les hommes. Cela permet donc aux femmes de donner leur avis et de contribuer pleinement à l'élaboration de l'éthique chevaleresque. On ne peut qu'apprécier ce moment de « crise courtoise » plaisant, après l'horreur de la Bataille du Franc-Palais, moment où les chevaliers deviennent la risée des demoiselles et où celles-ci sortent d'un rôle par trop rangé et calme. De manière générale, le livre V est donc une pause plaisante avant les sujets plus graves du livre VI : Gallafur sera par exemple confronté à des démons, la Bête Glâtissant occupera une partie du livre, Nagor capturera Gallafur…

Alors que dans *Don Quichotte*, c'est l'imagination exacerbée du protagoniste qui est la cible de railleries, dans le livre V du *Perceforest*, l'imagination des chevaliers va être au contraire mise à contribution dans le jeu courtois. De même, si le personnage de Samson Carrasco chez Cervantès se déguise et se fait passer pour le « Chevalier au Miroir » afin de ramener Don Quichotte à la raison, dans le *Perceforest*, les « Chevaliers du Mont au Miroir » se rendront eux-mêmes compte de leurs erreurs et *briseront la glace*.

## BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE

I. CORPUS :

A) Manuscrites du *Roman de Perceforest* :

Paris, Bibliothèque Nationale de France, Arsenal, 3483-3494 (Ms C).
Paris, Bibliothèque Nationale de France, français, 106-109 (Ms B).
Paris, Bibliothèque Nationale de France, français, 345-348 (Ms A).

B) Éditions imprimées du *Roman de Perceforest* :

*Le Roman de Perceforest, Première partie* (1979), éd. Jane H. Taylor, Genève, Droz (« Textes littéraires français », 279), 2 t., 512 p.

*Le Roman de Perceforest, Quatrième partie* (1987, 1988), éd. Gilles Roussineau, Genève, Droz (« Textes littéraires français », 343), 2 t.; *Troisième partie* (1991, 1993), éd. G. Roussineau, Genève, Droz (« Textes littéraires français », 365), 3t ; *Deuxième partie* (1999, 2001), éd. G. Roussineau, Genève, Droz (« Textes littéraires français », 506), 2 t ; *Première partie* (2007), éd. G. Roussineau, Genève, Droz (« Textes littéraires français », 592), 2 t. ; *Cinquième partie* (2012), éd. G. Roussineau, Genève, Droz (« Textes littéraires français », 615), 2 t. *; Sixième partie* (2015), éd. G.Roussineau, 2 t.

*Florilèges de Perceforest* (2017), édité et traduit par Gilles Roussineau, Genève, Droz (« Texte courant », 4), XXIX + 694 p.

## II. QUELQUES OUVRAGES ET ARTICLES PORTANT SUR *LE PERCEFOREST* :

Berthelot, Anne (1994), « De *Graelent* à *Perceforest*, la fée évhémérisée », in *Die Welt der Feen im Mittelalter : II = Le monde des fées dans la culture médiévale : II. II^e Congrès au Mont Saint-Michel, 31 octobre - 1^er novembre 1994*, éd. Danielle Buschinger et Wolfgang Spiewok, Greifswald, Reineke Verlag (« Woda », 47. Serie 3 : Tagungsbände und Sammelschriften, 27), pp. 1-14.

Delamaire, Anne (2010), *Dictes hardiement, bons motz n'espargnent personne. Approche typologique, esthétique et historique du comique dans « Perceforest »,* Rennes, éd. électronique : <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00551562/fr/> [consulté le 25/05/18].

Ferlampin-Acher, Christine (1994), « Fées et déesses dans *Perceforest* », in *Fées, dieux et déesses au Moyen Âge. Actes du colloque du Centre d'études médiévales et dialectales de Lille 3, Université Charles-de-Gaulle-Lille 3, 24 et 25 septembre 1993, Bien dire et bien aprandre*, 12, Villeneuve-d'Ascq, Centre d'études médiévales et dialectales de Lille III pp. 53-72.

—, (2003), « *Perceforest* et ses miroirs aux alouettes », in *Miroirs et jeux de miroirs dans la littérature médiévale*, éd. Fabienne Pomel, Rennes, Presses universitaires de Rennes (« Interférences »), pp. 323-338.

—, (2010), *Perceforest et Zéphir, propositions autour d'un roman arthurien bourguignon*, Genève, Droz, (« Publications romanes et françaises », 201).

—, *Perceforest, un roman arthurien et sa réception*, Rennes, Presses universitaires de Rennes (« Interférences »), 2012.

Huot, Sylvia (1991), « Chronicle, Lai and Romance: Orality and Writing in the *Roman de Perceforest* », in *Vox intexta: Orality and Textuality in the Middle Ages*, ed. Alger Nicolas Doane et Carol Braun Pasternack, Madison, University of Wisconsin Press, pp. 203-223.

—, (2007), *Postcolonial Fictions in the « Roman de Perceforest: Cultural Identities and Hybridities,* Woodbridge and Rochester, D. S. Brewer.

Szkilnik, Michelle (1998), « The Grammar of the Sexes in Medieval French Romances », in *Gender Transgressions. Crossing the Normative Barrier in Old French Literature*, ed. K. J. Taylor, New York et Londres, Garland, pp. 61-88.

—, (1999), « Des femmes écrivains : Néronès dans *le Roman de Perceforest*, Marte dans *Ysaïe le Triste* », *Romania*, 117, pp. 475-506.

—, (2012), « La casuistique amoureuse dans le livre V du *Perceforest* », in *Perceforest, un roman arthurien et sa réception*, *op. cit.*, pp. 151-162.

Taylor, Jane H. M. (1987), « The Fourteenth Century: Context, Text and Intertext », in *The Legacy of Chrétien de Troyes*, ed. Norris J. Lacy, Keith Busby, Douglas Kelly, Amsterdam, Rodopi, vol. 1, pp.267-332.

## III. AUTRES OUVRAGES:

Huizinga, Johan (2002), *L'automne du Moyen Âge* (première édition, 1932), Paris, Éditions Payot et Rivages.

Lemaire, Jacques (1994), *Les visions de la cour dans la littérature française de la fin du Moyen Âge*, Paris, Klincksieck.

**Résumé**

Roman du XV^e^ siècle, *le Roman de Perceforest* exalte les valeurs chevaleresques. Tournois, joutes et ordres chevaleresques, tout est mis en place par le roi Perceforest afin de promouvoir la chevalerie et civiliser son royaume. Rien d'original dans ce texte assez moralisateur qui nous ramène aux sources des récits arthuriens. Pourtant, parmi les nombreux chevaliers du *Perceforest*, plusieurs seront raillés, moqués, critiqués. Dans plusieurs cas, ils sont la cible de personnages féminins. Spectatrices des combats et joutes, les femmes du *Perceforest* sont les premiers juges des chevaliers puisqu'elles doivent trouver un mari et tester les limites de chaque chevalier. De la plaisanterie de connivence à la critique plus rude, les personnages féminins du *Roman de Perceforest* amènent le lecteur à reconsidérer la chevalerie. Cela est plus particulièrement le cas dans la cinquième partie du roman où les « jennes bacelers » n'ont pas eu d'apprentissage chevaleresque et n'ont aucun modèle (vivant) sur lequel s'appuyer. Errant dans les forêts en quête d'aventure, ils sont la cible idéale des demoiselles qui vont sans cesse commenter leurs actes. Quelles sont les critiques de ces femmes dans *le Perceforest* ? S'agit-il réellement de critiques ? Relèvent-elles d'une « crise de la chevalerie », en sont-elles un symptôme ? Le narrateur cherche-t-il à nous montrer un caractère purement féminin, ou bien, ces personnages féminins expriment-ils l'opinion du narrateur ?

**Mots-Clés:** *Le Roman de Perceforest* - femmes / personnages féminins - critique - spéculaire - miroir - banquet

**Abstract**

XV^th^ century Prose Romance, the *Roman de Perceforest* celebrates chivlaric values ; tournaments, jousts and chivalric orders, everything is established by King Perceforest in order to promote Chivalry and civilise his realm. Nothing new in this text rather moralizing that brings us back to Arthurian sources. Nevertheless, amongst the knights, several of them will be mocked and criticized. In many cases, they are at the mercy of female characters. Ideal audience of combats and jousts, The *Perceforest's* women are the knights' first judges as they have to find a husband and test each knight's limits. From the light mockery to a most severe critic, Female characters in *Perceforest* invite the reader to reconsider chivalry. This is mostly the case in Book V where the « jennes bacelers » didn't receive any chivalric education. Wandering in the forests, seeking for any adventure, they are the ideal prey of young damsels who will continuously comment their acts and deeds. What are these critics on chivalry made by women in *Perceforest* ? Is it really a critic ? Are they due to a « crisis of chivalry » ? Are they a symptom of it ? Does the narrator try to show us a display of a Female character or are these characters expressing the narrator's opinion ?

**Keywords:** *The Roman de Perceforest* – Women / Female characters - critic - specularity - mirror- banquet

**Reçu:** 31/12/2018 **Accepté:** 5/2/2019